

## Une famine chez les sauvages.

L'événement se passe au Canada, dans les forêts qui se trouvent en arrière de Mingan, éloigné de Québec de 150 lieues. Nous sommes en 1873. Le Rév. Père Arnaud avait fini sa mission. Les sauvages, au nombre de 70 familles, avaient pris le chemin de la forêt aussitôt après que le Père leur eut donné une dernière bénédiction. Ils apportaient un peu de farine, justement assez pour leur permettre de se rendre à leur terrain de chasse. Là ils espéraient vivre comme ils ont toujours vécu—de la viande des bêtes des bois.

L'automne arrive avec ses frimas et ses neiges : la classe des animaux à fourrure réussit à merveille—tout fait présager un heureux hiver. On célèbre pieusement et joyeusement la fête de Noël—le sauvage au milieu de ses bois ne l'oublie jamais. L'étoile du firmament marque minuit. Chacun tombe à genoux ; le beau cantique : "Nikamotuatao Jeshos ka iliniout—Chantons Jésus qui vient de naître," sort de toutes les poitrines. Les montagnons se le répètent l'une à l'autre, et la nature, qui paraissait ensevelie sous son manteau de neige, semble renaitre tout à coup à ce moment solennel.

Février apparaît, et avec cette lune arrivent les craintes. Le porc-épic est devenu rare, la perdrix blanche a pris son vol vers d'autres lieux, il ne reste plus que le caribou. Le caribou... mais les loups, la terreur de cet animal, les loups, dont les pistes sont nombreuses, ne l'ont-ils pas chassé bien loin ?

Nos bons sauvages, disséminés sur un espace de plus de 80 lieues, sont à chercher les grands marais où cet animal séjourne généralement dans l'hiver. Le caribou n'y est pas. Un mois se passe. Grand Dieu ! Quel mois ! Ceux qui ont passé par de telles misères sont seuls capables de s'en faire une idée.

Tuer une perdrix, un lièvre, chaque jour, ou tous les deux jours, voilà à peu près tout le résultat de la chasse d'une cabane qui compte trois ou quatre familles.

Vous les représentez-vous, lecteurs, ces pauvres sauvages, grelottant de froid, marchant pendant des journées de tempête, au milieu des bois ou traversant de grands lacs, et revenant le soir, tristes et abattus, sans avoir une bouchée de nourriture pour apaiser leur faim ? Voyez-les placer la main sur leur cœur, pour en comprimer les battements, quand leurs petits enfants crient : papa ! pourquoi ne nous donnes-tu pas à manger ? Es-tu fâchée contre moi, maman ? Si tu savais comme j'ai faim !... tu ne réponds pas seulement... Pour toute réponse, la mère humecte de l'abondance de ses larmes les froides branches de sapins qui la séparent d'une couche de neige de six pieds.

Le lendemain, le père, plus heureux, apportera un lièvre ou une perdrix et dix ou douze personnes se partageront ce peu de nourriture.

Le mois de mars va finir, et déjà, à la hauteur des terres de Mingan, trente-trois personnes, dont vingt-deux dans une seule cabane, sont mortes de faim. Elles sont là, étendues sur leurs branches de sapins ; la mère tient encore sur son cœur un enfant qui lui aura survécu d'un jour. Oh ! mère généreuse ! avant ton dernier soupir, accole sur ton sein maternel cet enfant auquel tu veux prolonger la vie aux dépens de la tienne !

Dix-neuf personnes sont dans une cabane d'écorce de bouleau. Depuis deux mois, elles ont fait à peu près une cinquantaine de repas et bu quelques cuillerées de bouillon. Dix d'entr'elles sont endormies sous l'effet de la faiblesse. Elles respirent encore, mais sans un secours prompt, elles devront se réveiller dans l'éternité. Il en reste neuf qui ne sont pas privées de tout sentiment, mais dont huit sont incapables de sortir, voire même de se tenir assises.

Le dix-neuvième, Pierre Waasholno, part un matin pour la chasse. En lui reposent les dernières espérances humaines des malades. Il dispa-